

Malika Ferdjoukh, autrice de polars pour les ados : "Les lectures d'enfance sont les plus importantes"

*Au tout début, quand elle était en CP,
celle qui allait devenir une figure de la littérature jeunesse n'aimait pas lire.
Quelques dizaines d'années plus tard, Malika Ferdjoukh fait partie de ces auteurs
qui ont donné le goût des livres à des centaines de gamins. Avec une vingtaine
de romans et séries à son actif, traduits dans une dizaine de langues,
Le Club de la pluie, "Quatre Sœurs", Broadway Limited, Portrait au couteau
ou l'excellent Griffes, qui vient de paraître.*

"Il n'y avait aucun bouquin à la maison", raconte-t-elle aujourd'hui, le sourire en coin devant un mur de livres dans les locaux de son principal éditeur, l'école des loisirs. "Maman était femme de ménage et papa, manutentionnaire puis vendeur au Printemps. Nous avons quitté Béjaïa, en Algérie, peu après ma naissance, en 1957, à cause d'une vilaine maladie que j'avais attrapée et qu'il valait mieux faire soigner à Paris. Ce fut long. Et nous sommes restés. À sa manière, peut-être cette maladie a-t-elle été une chance."

Chance, ce mot reviendra plusieurs fois dans la conversation. De bonnes fées, dit-elle, se seraient penchées sur elle. Très vite. Tout de suite après ce fameux CP où elle n'aimait pas la lecture. "J'ai d'abord eu la chance de tomber sur une bonne série d'institutrices. À commencer par celle de CE1, qui m'a gentiment poussée à lire à voix haute. Moi qui me cachais au fond de la classe, je me suis rendu compte que non seulement je lisais, mais aussi que j'étais sensible à la magie de l'histoire. Très fière de moi, maman m'a alors acheté mon premier roman, *Oui-Oui va à l'école*, d'Enid Blyton, qui a tout déclenché."

"Les lectures d'enfance sont les plus importantes. Elles ont une texture, une tessiture, quelque chose qu'on ne retrouve jamais, même si, plus tard, on vit de grandes rencontres littéraires.

Beaucoup d'autres ont suivi, grâce à une voisine de la Goutte-d'Or qui travaillait la nuit. Une autre bonne fée. " Elle faisait ses courses en fin d'après-midi quand je rentrais de l'école et souvent, je l'accompagnais. Savait-elle mon goût pour les livres ou voulait-elle me remercier de lui tenir compagnie ? Chaque fois elle m'offrait une pâtisserie et un bouquin. La maison s'est enrichie d'un gros carton où je rangeais mes livres de la "Bibliothèque rose", puis "verte". Et puis en CM1, j'ai eu la chance de rencontrer une copine qui m'a fait découvrir une bibliothèque dans le quartier. Je ne savais même pas que ça existait. C'était un vieux pavillon de chasse du XIX^e siècle entouré de marronniers, aujourd'hui disparu. Avec une collection de très vieux livres jeunesse, des trucs invraisemblables genre Magdeleine du Genestoux ou Zénaïde Fleuriot, toutes deux nées au XIX^e siècle. Je les lisais avec autant de plaisir que "Tintin" ou "Blake et Mortimer". Les lectures d'enfance sont les plus importantes. Elles ont une texture, une tessiture, quelque chose qu'on ne retrouve jamais, même si, plus tard, on vit de grandes rencontres littéraires. Rien n'est plus fort que ces premières émotions de lecture, s'immerger dans une histoire, être la Claude du "Club des Cinq". Je me souviens de ma première rencontre avec Sherlock Holmes qui a laissé tant de traces. Des décennies plus tard, il a inspiré *Griffes*, mon dernier roman. "

Les années lycée seront tout aussi décisives, une chance encore, incarnée par deux professeurs de français, passionnés de cinéma autant que de littérature. "Alain Garsault, spécialiste du cinéma de genre, était notamment critique à la revue *Positif*. Et Jacques Guérif, tout aussi passionné, était le frère aîné de François, spécialiste du film noir et futur créateur des collections Rivages/Noir et Rivages/Thriller. À l'époque, il tenait une librairie aussi poussiéreuse que géniale où il vendait de vieux polars introuvables. J'y allais chaque semaine, en revenais avec une pile de trois ou quatre volumes. C'était une période bénie. Je faisais partie d'une petite bande de cinéphiles autour de ces deux profs. Je courais du ciné-club du lycée à la Cinémathèque, avec la complicité d'un pion qui me permettait de sortir un peu plus tôt pour ne pas rater une projection de *Gigi*, de Vincente Minnelli, à l'Action Lafayette."

.../...

.../...

On ne s'étonnera pas que Malika Ferdjoukh ait choisi la voie des études de lettres et de cinéma à Censier, avant de consacrer son mémoire de maîtrise à la comédie musicale, passant une année entière dans les salles de cinéma. Hésitant sur son avenir, elle est d'abord institutrice. À l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, puis celui de Garches, où elle enseigne à des enfants malades. L'idée d'écrire cependant la taraude. "Je me souviens d'une séance en CE2 où la maîtresse nous avait demandé quel métier on voulait faire. Je n'avais pas hésité, je voulais devenir écrivain, et je m'imaginai en Enid Blyton, en Angleterre, écrivant au bord d'une falaise ou dans un phare éclairé à la bougie."

Elle saute le pas à la fin des années 1980 à l'occasion de l'anniversaire de ses neveux, lors duquel elle découvre les polars pour enfants de la collection "Souris noire" publiée par Syros. Elle prend son courage à deux mains, contacte le créateur de la collection, Joseph Périgot, qui, sans rien lui promettre, ne la décourage pas. "J'ai écrit *Embrouille à minuit*, avec tous les défauts d'un premier roman. Et je l'ai moi-même porté à Périgot, très aimable en me voyant si intimidée, me promettant de le lire rapidement. La pile de papiers, de cartons et de manuscrits qui étouffaient son bureau me disait qu'effectivement il n'allait peut-être pas le lire tout de suite. Pour me remettre de mes émotions, je suis allé voir *La Ronde*, de Max Ophuls, à Beaubourg. En rentrant à la maison, un message m'attendait : mon manuscrit était accepté. Je n'en revenais pas. Max Ophuls m'a porté bonheur !" Et merci Joseph Périgot, nouvelle bonne fée.

"Bizarrement, j'ai moins besoin de me documenter quand j'écris des romans situés dans le passé plutôt que dans la période contemporaine, où je crains de ne pas être juste par rapport aux usages numériques des jeunes et surtout à leur pratique de la langue."

Embrouille à minuit est publié en 1989. D'autres romans suivent vite dans la même collection, mais les droits d'auteur sont évidemment très insuffisants. Malika Ferdjoukh se lance alors, en parallèle de la littérature jeunesse, dans ce qu'elle appelle ses "écritures mercenaires" qui vont lui permettre de vivre pendant une douzaine d'années. Des romans à l'eau de rose pour la collection "Nous Deux", hyper calibrés, cent vingt et une pages toujours écrites sur le même canevas. Et des scénarios pour la série télé à succès, *Sous le soleil*. "Périgot, qui écrivait aussi pour la télé, m'avait mise en garde : "Fais attention à ton capital romanesque. À force d'écrire des conneries, tu risques de ne plus avoir envie d'écrire du tout." Mais je ne suis pas d'accord avec lui. Ces écritures mercenaires ont été un formidable exercice. Elles m'ont fait chausser les bottes de sept lieues en matière de technique d'écriture, aiguïser mon instinct d'écrivain. Savoir encore mieux ce que je voulais faire sur le plan littéraire."

Malika Ferdjoukh a peu à peu construit une œuvre cohérente, largement reconnue, entièrement destinée à la jeunesse, dont elle vit désormais. Marquée par un goût hérité de l'adolescence pour la littérature de genre, polar et fantastique en particulier, dont elle marie allègrement les codes dans un jeu poétique qui n'appartient qu'à elle. Et des intrigues souvent situées dans le passé. "J'ai découvert assez tôt la littérature du XIX^e siècle. *La Petite Dorrit*, de Dickens, *Jane Eyre*, de Charlotte Brontë. Je continue de la lire et de la relire. Jane Austen, Henry James... C'est une littérature où je me sens bien. Et je ressens depuis longtemps de la nostalgie pour ces époques que je n'ai pas connues. Bizarrement, j'ai moins besoin de me documenter quand j'écris des romans situés dans le passé plutôt que dans la période contemporaine, où je crains de ne pas être juste par rapport aux usages numériques des jeunes et surtout à leur pratique de la langue. Quant à mon goût pour le mélange des genres, il en traduit peut-être un autre, plus profond, celui de la désobéissance. Quand il choisit un polar ou un roman d'horreur, le lecteur s'attend à ce que l'auteur respecte les codes. Désobéir aux règles est une manière de le surprendre tout en s'amusant. Et mélanger les genres, une façon de lui faire découvrir un monde qui ne lui est pas familier. Faire glisser l'amateur d'enquêtes policières dans le fantastique par exemple."

Malika Ferdjoukh joue de nombreuses manières avec son lecteur, en multipliant également les références qu'elle puise dans ses souvenirs littéraires ou cinématographiques.

.../...

Dans *Broadway Limited* par exemple, qui met en scène le New York des années 1950, le personnage du critique de théâtre Addison DeWitt est directement emprunté au film de Joseph Mankiewicz, *All About Eve*. Et le titre de son dernier roman, *Griffes*, est un clin d'œil au film de Roy William Neill, *La Griffes sanglante*, inspiré de Conan Doyle, *Le Chien des Baskerville*. "Les personnages de film sont souvent un point de départ pour moi. Charlie, la sœur aînée de ma série "Quatre Sœurs", avec ses chemises roulées écossaises, avait dans mon imagination le visage de Jean Peters dans *Niagara*, de Henry Hathaway. Ensuite, bien sûr, je m'en détache. J'ai bien conscience que la plupart de ces références passeront au-dessus de la tête des jeunes lecteurs. Mais qu'importe, un jour peut-être décodent-ils. Il n'y a pas très longtemps, une gamine de 14 ans m'a dit qu'elle était allée voir *Le Petit-Maître corrigé*, la comédie de Marivaux. Parce qu'elle se souvenait de la référence dans *Quatre Sœurs*. Quel bonheur !"

Il y a un côté espiègle dans les propos de Malika Ferdjoukh, comme dans ses romans. Quelque chose de l'enfance et de l'adolescence qui vit encore intensément. Le souvenir d'une " époque bénie ", comme elle dit. "Mon mari m'a dit un jour que j'étais finalement toujours restée à l'école. Et ce n'est pas faux. Je publie à l'école des loisirs, et j'ai toujours un pied dans cette école que j'ai fréquentée avec tant de plaisir. Elle aura été ma bouée."

par Michel Abescat
(Télérama – jeudi 19 janvier 2023)

<https://www.telerama.fr>